

LES DUCASSES

Solange Méresse - Notebaert

Jusqu'à la fin des années soixante, avant que la télévision et l'automobile, ces deux produits phares du modernisme, n'envahissent les foyers, la population urbaine ou rurale de notre Cambrésis était restée très attachée aux traditions qui avaient jusque-là servi de référence aux générations précédentes.

Carnaval, ducasses, bals, pour ne citer que cela suffisaient au bonheur de chacun et faisaient rêver à l'avance petits et grands qui trouvaient dans ces fêtes le moyen d'échapper pour un temps à un travail fastidieux. Chaque fête, carillonnée ou non, était attendue avec une impatience fébrile, difficile à imaginer pour qui ne l'a pas vécue. Il est vrai que les occasions de se distraire étaient plus rares qu'à présent et que le travail quotidien, surtout manuel, était bien plus pénible qu'il ne l'est de nos jours. Et puis existait encore cette capacité d'émerveillement que nous avons perdue à l'ère de l'ordinateur et du chacun pour soi, cette chaleur humaine, ce plaisir d'être ensemble et de se laisser porter par une liesse de bon aloi.

Aujourd'hui, il n'y a plus guère que les enfants et quelques nostalgiques qui fréquentent encore les ducasses. Mais pour combien de temps ? Et pourtant ! Nous ont-elles fait rêver les ducasses de notre enfance !
Autres temps, autres mœurs...

Les deux ducasses d'Avesnes-Les-Aubert

Contraction du mot «dédicace», la ducasse était à l'origine une fête votive dédiée au saint(e) patron(ne) de la paroisse où elle s'installait. De toutes les fêtes, c'était dans notre région celle que l'on attendait avec le plus d'impatience, d'abord parce qu'elle se déroulait en plein air et qu'elle durait plusieurs jours.

La ducasse était l'occasion pour les familles de se réunir au grand complet, et nul «étranger», fils ou fille marié(e) à l'extérieur ou y travaillant, sans compter les frères et sœurs, neveux, cousins etc... n'aurait, à moins d'empêchement majeur, refusé une invitation à venir se replonger pendant quelques jours dans l'atmosphère du «grin villache», même si cela l'obligeait à parcourir nombre de kilomètres à pied, comme il était d'usage avant 1914, quand le petit train du Cambrésis ne desservait pas encore toutes les communes. C'est vous dire si l'effervescence était grande dans chaque foyer avesnois, une semaine ou deux avant la date fatidique.

Certains villages n'avaient qu'une ducasse dans l'année, mais ici à Avesnes, nous en avons deux.

La première dédiée à Sainte Véronique (Véronique), patronne des tisserands, avait lieu le dimanche succédant au 14 juillet. C'était la «petite», bien que très importante par le nombre d'attractions, elle ne durait que trois jours, en opposition à «la grande», celle qui se déroulait le dimanche le plus proche de la Saint-Rémy, patron de notre paroisse, soit autour du 1^{er} octobre. Celle-là durait cinq jours. Cette « grande » ducasse était beaucoup plus fréquentée que la première et pour cause ! Avesnes ayant une tradition saisonnière de binage et d'arrachage de betteraves, ceux qui partaient au printemps pour la première opération étaient rarement rentrés au village pour fêter Véronique.

Le nettoyage de la ducasse

Le nettoyage de la ducasse consistait à ranger la maison de la cave au grenier pour la rendre accueillante. Chaque ménagère s'affairait en conséquence, lavant, cirant, frottant, n'oubliant aucun recoin. On profitait même de l'occasion pour « dépenne les rideaux » souvent des brise-bise en dentelle de Caudry ou en macramé, sans omettre les stores de grosse toile bise

que les enfants portaient aussitôt lavés chez « Julienne ed'mo du cra » qui habitait rue Faidherbe où son mari était barbier. Pour un prix modique, Julienne se chargeait de les amidonner, voire de leur rendre leur jolie teinte écrue en leur faisant subir un traitement dont elle gardait jalousement le secret, avant de les épinglez en les étirant soigneusement au « panneau ». Le « panneau » était une planche de grande dimension qui occupait tout un mur jusqu'au plafond, était recouvert d'une toile fine doublée de tissu molletonné, et rendait le repassage plus aisé.

Pendant que Julienne rendait leur jeunesse aux rideaux, les femmes achevaient de faire briller les meubles, et les cuivres, nettoyés au « miror ». Puis on enduisait de mine de plomb les petits poêles flamands pour leur donner l'aspect du neuf. Enfin, on nettoyait les sols de terre cuite (quand la maison était carrelée, ce qui n'était pas toujours le cas). Il ne restait plus qu'à y épandre une couche de sable que l'on achetait au marchand ambulat. Ce n'était pas une précaution superflue. Nombre de « chiqueux » s'oubliaient souvent à lancer sur le sol des jets de salive. Aussi, par mesure d'hygiène, enlevait-on ce sable tous les jours pour en mettre du propre.

Le couchage des invités

Ceci fait, la maison étant bien nette, restait à régler le problème du couchage des invités. Etant donné l'exiguïté des logements comparée à l'importance des familles, c'était un vrai casse-tête, surtout qu'il fallait séparer les sexes, éviter de mettre ensemble jeunes et vieux, et trouver le moyen de satisfaire tout le monde sans ajouter de lit.

Les jeunes enfants dormaient donc dans des tiroirs de garde-robe, quand ceux-ci étaient suffisamment grands, tandis que les plus âgés étaient contraints de dormir tête-bêche, parfois à six dans le même lit.

Les invités que l'on voulait honorer occupaient le lit des parents dans la salle commune, tandis que ceux-ci s'installaient

au grenier où dormaient généralement les enfants. Evidemment, ce n'était pas la solution idéale pour personne mais on savait faire contre mauvaise fortune bon cœur.

L'arrivée des attractions

Dès le jeudi soir, les enfants couraient les rues, sabots à la main pour aller plus vite, jusqu'au ferblantier, carrefour situé à l'intersection des routes départementales Cambrai - Solesmes et Bouchain - Caudry, à l'emplacement de l'actuel supermarché Match.

C'est là qu'apparaissait le premier venu (et aussi sans doute l'un des plus attendus), le cirque qui s'installait invariablement sur le Marclaux (grand place) à l'intersection des rues Henri Barbusse et Jules Ferry. Les enfants se mettaient à crier en battant des mains « V'là les moutreux d'jus » et accompagnaient jusqu'à la place la caravane du cirque à distance prudente du montreur d'ours et de sa bête, magnifique spécimen d'ursidé, fort heureusement muselé, que l'homme tenait en laisse, au bout d'une solide chaîne. Le montreur d'ours et sa bête cheminaient en tête, derrière venait un joueur de tambourin, puis le cirque au grand complet avec sa ménagerie.

Pendant que le cirque s'installait, dompteur, ours et musicien, suivis des enfants dont le flot grossissait sans cesse, s'en allaient par les rues du village faire savoir -publicité oblige- que le cirque était arrivé. De temps à autre, soit au beau milieu d'une rue, soit aux carrefours, l'homme s'arrêtait de marcher et sur une injonction de son maître, l'ours en faisait autant. Le musicien secouait alors son tambourin, la bête se dressait sur ses pattes arrière et se mettait à danser, faisant maladroitement deux pas par-ci, deux pas par-là, avant de pivoter sur elle-même, ce qui était quand même un bel exploit.

La représentation terminée, tandis que le musicien faisait la quête auprès des grandes personnes qui ne rechignaient pas à donner un sou, les enfants admiraient

l'ours que son dompteur tenait prudemment en laisse et mettait en garde contre les blessures que sa bête pourrait occasionner : « N'approchez pas, les enfants, c'est une bête dangereuse. Regardez ses griffes, elles vous ouvriraient en deux ! » Inutile de vous dire que les plus hardis n'en menaient pas large et s'éloignaient prudemment du monstre. L'après-midi était bien avancé quand le trio regagnait la place où déjà le chapiteau était étalé sur le sol.

Après cet intermède, les enfants regagnaient la place où les manèges continuaient d'arriver. En général, c'étaient les mêmes qui revenaient d'une année à l'autre mais quand un nouveau faisait son apparition c'était la joie. Outre le cirque et sa ménagerie, on trouvait sur la place un manège de balançoires avec ses barquettes peintes en rouge, un jeu de carreaux (sorte de jeu de fléchettes), le fameux théâtre de marionnettes La Fleur : « J'vas t'faire assayer du jus d'min sabuwe » et enfin le manège de chevaux de bois tout chamarré d'or et de pourpre.

Il y avait aussi la roue dansante, terreur des mères de famille... et pour cause ! C'était une piste de danse au plancher ciré sur laquelle évoluaient les danseurs, lentement d'abord, puis de plus en plus vite, sous l'effet de la force centrifuge, quand le manège prenait de la vitesse. Impossible de garder l'équilibre dans ces conditions et les danseurs, quand ils n'étaient pas éjectés du manège, se retrouvaient le plus souvent « les quatre fers en l'air », ce qui était une position plutôt inconfortable pour les jeunes filles. Aussi bien peu osaient s'y aventurer. Plus tard, le manège se modernisa et reçut une cloison capitonnée haute d'un mètre environ destiné à empêcher les danseurs de tomber à l'extérieur du manège.

Quelquefois, il y avait le jeu du labyrinthe dont il fallait plusieurs heures pour trouver la sortie et aussi les miroirs déformants qui vous rendaient une image peu avenante de vous-même.

Il y avait aussi le patinage réservé aux initiés riches. Outre qu'il fallait être très habile, il fallait donner cinq sous pour avoir le droit de chausser les patins à roulettes (les autres manèges demandaient un sou). Ceci fait que les curieux étaient toujours plus nombreux que les exécutants !

Enfin, sur la place du Ballué (place devant l'église), s'installait le théâtre Klatt. La famille Klatt est restée fidèle à Avesnes pendant de longues décennies où elle s'était fait apprécier par sa gentillesse et son talent. Elle pouvait jouer d'innombrables pièces ou opérettes à la demande. Les Klatt s'étaient liés d'amitié avec une famille avesnoise si bien qu'après la guerre, quand Madame Klatt est tombée malade, son amie avesnoise l'a soignée avec dévouement mais n'a pu éviter son décès. Très attachée à notre village, la malade a demandé à être enterrée ici. On peut toujours voir sa tombe au cimetière communal.

Entre les deux places, s'installaient d'innombrables baraques, tirs, loteries, etc. et le bal Riquet qui occupait une cour de ferme à l'emplacement de l'actuelle salle des fêtes.

Pendant que tout ce monde à grand renfort de coups de marteau s'affairait dans la bonne humeur, les enfants s'apercevaient que le soir était tombé et que l'heure de rentrer était largement passée. Qu'importe, pour une fois, on ne leur dirait rien ! Le vendredi, tandis que les parents s'activaient à préparer le repas du dimanche, bien peu d'enfants fréquentaient l'école. Il est vrai qu'à cette époque, on se souciait peu de l'instruction, du moins dans les villages. C'est pourquoi les manèges proprement dits étaient acclamés comme il se doit et accompagnés jusqu'à leur emplacement respectif.

Derniers préparatifs : la nourriture

Dès le vendredi précédent le jour J, les hommes sacrifiaient nombre lapins, élevés

pour la circonstance, dont on ferait civets et pâtés.

Pendant ce temps, les femmes préparaient la pâte levée pour confectionner une trentaine de tartes qu'elles garnissaient ensuite de fruits divers : pommes, prunes, ou de sucre ou de « li boulli », forme rustique de crème pâtissière. Il y en avait vraiment pour tous les goûts. Comme il fallait un feu ardent pour faire cuire tout cela, aidées par les enfants, les femmes allaient ensuite en procession porter les tourtières posées sur des claies en bois chez le boulanger qui se chargeait de la cuisson. Il ne chôlait pas le brave homme ! Au retour, la rue s'emplissait de l'odeur de pâte chaude et de fruits qui faisait saliver. Aussi, le soir, on s'empressait de goûter aux tartes.

Les femmes avaient aussi préparé un monumental pâté au lapin qu'il n'était pas permis d'entamer avant l'arrivée des premiers invités, le samedi soir. La tête farcie des réjouissances à venir, on avait bien du mal à trouver le sommeil !

Le samedi matin, il fallait procéder à la toilette hebdomadaire et ce n'était pas une mince affaire de remplir le grand cuveau de bois avec des seaux d'eau tirés au puits commun, seaux qu'il fallait au préalable mettre à chauffer sur le petit poêle.

Ceci fait, on était fin prêt pour accueillir les invités qui ne tarderaient pas à arriver. Après les embrassades et les compliments d'usage, on s'attablait autour du fameux pâté. Avec des pommes de terre cuites dans le four du poêle et une salade, on faisait un repas de roi qui s'achevait par quelques tartes et du café. Les plaisanteries fusaient et il était très tard quand on se décidait à aller se coucher. Comme les lits n'étaient pas extensibles, on dormait tête-bêche, deux par deux. Là encore, c'était prétexte à des fous rires et on s'endormait très tard.

Le dimanche d'eul ducasse

Le dimanche, on se levait tôt, bien décidés à profiter pleinement de ces jours de liesse. Et puis, il fallait accueillir les invités qui ne

dormaient pas là (ils habitaient les villages environnants et pouvaient repartir chez eux le soir).

Pendant que les femmes aidaient la maîtresse de maison à préparer le repas, les hommes se rendaient à l'estaminet le plus proche, histoire de vider quelques pintes tout en disputant une partie de boules ou de billon.

Quand venait l'heure de passer à table, chacun avec un soupir d'aise déplaçait la grande serviette de lin blanc soigneusement empesée, pendant que l'hôtesse servait le consommé.

Après le potage, on appréciait la langue de bœuf servie avec ses légumes de cuisson et surtout l'inévitable « poreu » (purée d'épinards). On n'oubliait pas de complimenter la cuisinière pour la délicieuse sauce avesnoise qui avait requis tous ses soins, ce qui la faisait rosir de plaisir. Cette sauce était une mayonnaise agrémentée de divers ingrédients : fines herbes, cornichons, blancs d'œufs cuits dur et échalotes hachées préalablement macérées dans du vinaigre.

Ensuite venaient les fameux lapins. Aux pruneaux ou à la flamande, ils faisaient eux aussi l'unanimité.

La bière qui coulait à flot déliait les langues ; aussi la conversation était animée, au grand dam des enfants qui voyaient avec terreur arriver le moment des chansons. Chacun en avait une de référence qu'il entonnait de bon cœur et que les autres reprenaient au refrain.

Enfin après le fromage de Maroilles et les tartes puis le café, on se mettait en route pour la « ducasse ». Ouf ! Il était temps !

Les enfants qui n'en pouvaient plus d'attendre retrouvaient leur sourire quand parents et invités ouvraient les cordons de leur bourse pour glisser les « dimanches » à la ronde.

Naturellement la place était noire de monde et il fallait presque jouer des coudes pour accéder aux attractions « direction Marlier ». M. Marlier était un Cambrésien qui possédait des manèges. Les plus courus

étaient les chevaux de bois, il fallait voir les jeunes filles juchées sur les chevaux montrer en rougissant leurs bottines et rire aux galanteries des jeunes gens, sous l'œil sévère des mères de famille.

Quand on avait fait plusieurs tours sur les différents manèges, on allait voir les marionnettes ou le cirque. Certaine année, une chèvre s'étant échappée de la ménagerie, la rumeur que c'était le lion eut vite fait le tour de la place. Du coup, le village entier se précipita dans les estaminets, déjà bien remplis, tant la terreur fut grande.

Ensuite on rendait visite à l'homme sauvage que les Avesnois toujours prompts à donner des surnoms avaient baptisé Naoulé (idiot). L'homme sauvage mangeait n'importe quoi, souvent des choses peu ragoûtantes : limaces, viande avariée, plumes, lapins vivants mais là on voyait bien qu'il faisait semblant.

Après cela, on se rendait sur le « Ballué », non sans avoir fait une halte devant les différents stands qui jalonnaient la rue Camélinat. On s'arrêtait donc chez Madame Gugusse qui tenait une boutique de nougats et pain d'épices que l'on tentait de gagner en faisant monter une poupée à un mâ. Gugusse, le singe de la maison, essayait de vous en empêcher en faisant toutes sortes de grimaces et en s'accrochant au mâ, si bien qu'il n'était pas si facile de réussir.

Ou bien, on s'arrêtait à la boutique du « Pâtissieu » pour tirer à la « boudine » avec une carabine. Si l'on visait juste, une formidable explosion faisait trembler la boutique et l'on gagnait alors un petit singe en peluche que l'on accrochait à sa boutonnière.

Ceux qui avaient faim pouvaient se régaler de frites chez le marchand de frites qui servait ses clients dans des petites pièces séparées par des cloisons. On pouvait également commander une bière. C'était un redoutable concurrent au Père Morin qui haranguait les passants en disant : Les frites au beurre du père Morin, ça fond dans la bouche, ça ne casse pas les

dents ! » Le bonhomme arborait sur sa poitrine nombre de médailles découpées dans des couvercles de boîte à cirage sur lesquelles on pouvait lire « lion noir », publicité gratuite avant l'heure... Pendant que Madame Morin servait la clientèle avec force « Voilà jeune homme (ou jeune fille), son mari continuait son speech : « J'ai traversé la Martinique avec la « brevante » (femme) sur le dos ! » Imperturbable, la « brevante » répondait quand on lui faisait reproche de mal garnir ses cornets : « Jou qu'té cro qué j'peux t'in donnai beaucuwe avec des truches à deux sous del lif' ».

La boutique de la Gitane connaissait toujours un franc succès, surtout auprès des jeunes gens. Pour deux sous, elle vous prenait la main et vous débitait la bonne aventure en essayant de vous convaincre qu'elle disait vrai. Un jour, un jeune homme rigolard lui donna une giflette en disant : « Et ça, l'avo-tu prévu ? » En arrivant sur le « Ballué », on était harangué par Monsieur Klatt en habit et chapeau claqué qui promettait une heure de spectacle fameux. On pouvait choisir un pain ou une comédie : occupe-toi d'Amélie ou une opérette : la mascotte, le jour et la nuit, la veuve joyeuse, l'auberge du cheval blanc... Bref, il y en avait pour tous les goûts. Le répertoire était vaste mais comme les acteurs jouaient à la demande, c'était généralement les mêmes pièces qui revenaient.

Quand la nuit était venue, on se rendait au bal. Soit en plein air au bal Riquet cité plus haut où les danseurs évoluaient sur un simple plancher qui jouxtait un abreuvoir. Il arrivait parfois qu'un danseur un peu trop occupé par les figures d'un quadrille ou d'une valse s'en approche un peu trop près et tombe dedans entraînant parfois sa cavalière. Vous imaginez les rires ! Soit on allait danser chez Norbert dans une grande salle construite en dur et appelée salon. Les musiciens étaient juchés sur un plancher à mi-hauteur, au dessus des danseurs.

Quand l'orchestre faisait une pause, les jeunes gens emmenaient leurs cavalières manger une assiettée de frites avant de leur offrir un tour de chevaux de bois.
 Hélas, tout a une fin. La grande Guerre est venue interrompre ces fêtes et le bruit des obus a pendant quatre ans remplacé la musique joyeuse et bon enfant des ducasses.

A suivre

Remerciements à MM. A....., Georges Coupez, Jean Guidez, Léone Santer et Zola Vilain pour leur précieux témoignage.

Un grand merci également à M. Marcel Drombry qui m'a aimablement permis de diffuser le poème qu'il a écrit sur ce sujet.

Sabuwe = sabot
 Beaucuwe = beaucoup

Place de l'église ou Ballué ? Plan et Explications de M. Jean Guidez (Le petit Avesnois n°259 de février 1998)

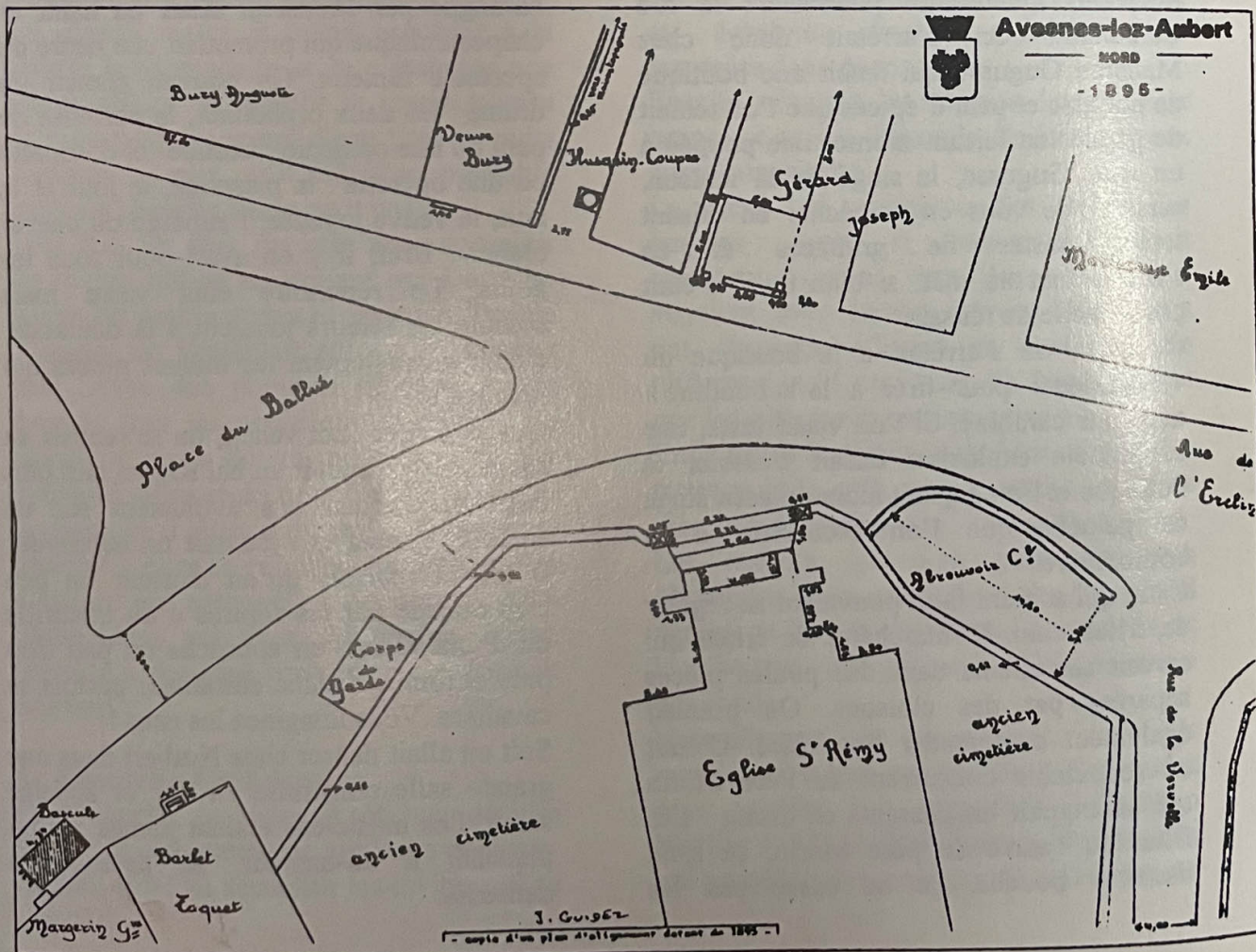
L'ancien nom de cette place évoque, à lui seul, une partie du passé de notre village. Son appellation d'origine étant « bas loué », déformé au fil des ans...

Chaque année, ou chaque saison, les domestiques, servantes, ou familles entières, venaient se louer aux fermiers, pour assurer la garde des récoltes ou des troupeaux durant l'été...

Cela donnait lieu à des marchandages, car les employeurs cherchaient à louer les services au prix le plus bas... D'où la dénomination de « bas loué » ou « ballué ».

L'Marclo ? : grand-place où on martelait pour tailler les pavés.

AVESNES-LEZ-AUBERT AU FIL DES ANS



EL' DUCASSE

Qu'in j'passe à no villache un jour éq'cé l'ducasse,
Et qué j'ravisse lé jus, qu'eun a monte s'du place,
Jé n'peu pon m'impécheu d'pinceu à min jone tims,
C'a to vraiment aut'quoce qu'int un éto infints !
El' ducasse al qu'mécho à partir du jeudi,
Eun' féso pon l'école, et eun éto toudis
Du matan jusqu'au viap, à raviseu monte
Lé baraques et lé jus qu'iavo patout coteu.
Y' n' d'avo d'su l'marclo, y' n' d'avo d'su l'Ballué,
Et même inter lé deux ça to plon comme un oué !
Y' n' d'avo pou tartout, pou lé tiuwes, pou lé grinds !
A jou qu'un allo vir, à jou qu'on allo faire
Eun' pouvo pon rêveu trouveu miu su la terre
El' lund' mon à midi in rintrin à l'masinwe,
Eun trouvo les mamans in plone révolutièwe.
Al démélotent del tarte comme pou un régiment
Les tourtiers' s'intassotent din deux ou tro pénians.
Des tarts' au suc', à pins, et pis au lé bouli !
Amo du boulinge, pindint l'après-midi
Pindin qu'y avo din l'four du feu à volinteu
Eun féso cuire insin', et pou tout un quartier
D'moutonn's ed' flamiques, ed' tartes, ed' racouverts
Au viap un assayot jou qu'eun avo l'pu quer
Et à force d'assayeu et pi d'rassayeu
Eun' pouvo pu faire ouf quin qu'eun allo s'couqueu.
El' lind'mon à l'école eun révo in mitin,
Eun sé pon jou qui s'posse dins lé tiates des infints !
El' diminche à midi tout l'minwe y' éto d'attoque
Eun mingeo chonc six plats, du boullinwe ed' l'in d'voque
Les grinds mingecottent, buvotent, inter deux y queuntotent
Et pindin tout c'tims la, y' a foc reusse qui riottent.
Mé nous, au bout dé l'top, tout jou qu'un attédo
Cé d'alleu au pu vite s'amuseu d'su l'marclo.
Infan, y' s'décidotent. Arriveu d'vin lé jus
Eun éto éblouis, eun' d'avo plon les yus.
Lé qu' weuowe d'buwe, lé cass' gueules, lé tirs et lé loteries
Monteu d'su l'balinçoire in poussin dé grins cris
Cé pon qu'on avo peur, mé eun éto pon frins
Jou qu'un voulo surtout, cé passeu pou dé grinds.
Eun déquundo d'un jus, eun' r'monto pou un tour
Eun éto énerveu, eun crio comm' des sourds
Et un n'sarréto foc qu'in qu'on avo pu d'sous.

Alors, in s'arallo, ban contents malgré tout
Eun éto tell'ment r'crins qu'un s'en' d'allo couqueu
Tout dro, sin rouspéter, et souvent sin soupeu.
Pindint l'nuît, in dormint, eun éto cor à l'fiate
Et lé jus y m'archotent ocore din no t'iates
Pindint dé jours, dé s'mones, et même pindint dé mos
Eun' n'pinso al' ducasse, à jou qu'un y féso,
Eun s'ed'mundo toudis quin qu'ça allo r'c'mécheu
Dé ducasses, eun l'savo, y' n' d'avo toudis deux
In attédint l'deuxième eun éto fin contents
Vo poreu dir' qu'adinwe, ça to vraiment l'bon tims
Pou l'bonheur' des infints y fallo peuwe d'affaire !
Dé tours ed'rougayou avec sé père et mère !
Pou l'zinfints d'aujourd'hui, j'mé d'min' jou qui forro
l'n' d'ont jaman asseu et y z'on tous lé drots.
Ca s'comprend à dix ins y' z'ont déjà tout vu
Et pou l'zé continteu fo aut' cosse equ' dé jus !